L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 31 MAI 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 31 MAI 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La Nouvelle-Orléans réformatrice.

Il se passe en ce moment des choses étranges parmi nous ; on y semble respirer un air nouveau. Cette ère de réformes dont on nous prédit depuis si longtemps la venue, et que nous ne voyons jamais arriver, on dirait qu'elle cesse d'être un mirage pour nos yeux abusés; on dirait qu'elle est près de s'ouvrir, sérieusement cette fois, de façon à ne plus se refermer, à ne plus nous désappointer, suivant sa noble habitude ?

Coup sur coup, le rapide transit, le drainage de la cité, et l'abattage des odieux poteaux électriques qui déshonorent et encombrent nos rues: vrai, c'est plus que n'en pouvait espérer un honnête néo-orléanais accoutumé, depuis l'enfance à voir sa chère administration municipale piétiner avec amour sur place et manifester une sainte horreur de toute espèce de progrès. Comment ! on nous changerait, on nous transformerait notre Nouvelle Orléans ! Elle qui marchait constamment et obstinément à l'arrière-garde, nous la verrions, tout à coup, prendre résolument la tête de colonne et essayer de devancer, nous ne savons combien de villes qui, jusqu'ici l'avaient facilement distancée ! C'est à n'y pas croire.

Et, cependant, cette fois, le mouvement a l'air d'être franc, loyal, exempt de toute arrière-pensée de reculade, au moment décisif.

Amis lecteurs, profitons-en. Entretenons avec soin chez nos gouvernants municipaux, la noble ardeur dont ils sont animés, en ce moment. Ne la laissons pas se refroidir en eux. Réchauffons-la avec soin; redoublons-la, si c'est possible. On ne peut s'imaginer ce que deviendrait naturellement, forcément, une ville comme la nôtre transformée complètement, et offrant aux étrangers une foule d'avantages qu'ils ne pourraient trouver ailleurs.

La Nouvelle-Orléans, qu'on le sache bien, n'a qu'un ennemi ; et ce n'est pas son climat qui est très salubre ; ce n'est pas sa situation topographique, une des plus heureuses qu'il y ait au monde; c'est sa population ou plutôt, pour parler franchement, son administration.

Les antécédents de Sallé.

Sallé, le principal auteur de l'assassinat de Mme Simon, la concierge de la rue Bleue, est originaire de Rouen. Les journaux de Rouen donnent sur le passé du criminel, quelques renseignements assez intéressants :

Sallé a cinquante-cinq ans; il s'est marié à Rouen à l'âge de dix-huit ans. Son mariage ne fut pas des plus heureux, car il tomba sur une femme acariâtre dont il eut deux enfants qui sont disparus.

Il entra comme employé à la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest, devint aiguilleur à Sotteville et ne quitta cet emploi que pour aller, en 1871, en avancement à Paris.

Jusque-là, il s'était bien conduit. Mais au bout de deux ans de séjour à Paris, il était sur le point de perdre, par son inconduite, son emploi ; il professait des idées très avancées et ne travaillait pas régulièrement.

Peu à peu, on n'entendit plus parler de lui.

Au mois d'octobre dernier, il arriva à l'improviste chez des parents et leur demanda de lui venir en aide.

Il était dégoenillé, malade, et sortait de prison.

Pendant plusieurs semaines, il resta chez eux, ne travaillant pas et se montrant insupportable et grossier.

Ils durent le congédier en lui donnant un peu d'argent.

Pour gagner sa vie, il s'associait alors avec un marchand de poisson, un vieux brave homme que l'on ne connaît que sous le nom de "père Salicoque" et que l'on peut voir passer tous les matins dans les rues.

Mais avec un associé du genre de Sallé, l'entente ne pouvait durer longtemps.

Elle dura, en effet, à peine quinze jours; Sallé ne pensait qu'à duper le père Salicoque et, un beau jour qu'il n'avait pas réussi à voler toute la marchandise de son associé, il fit main basse sur tout un paquet de linge.

Une plainte fut portée au commissariat de police; on rechercha Sallé de tous côtés, mais il put échapper à la police et se réfugier à Paris, après avoir couché à Rouen dans un refuge.

Les Bâtisses du Second District.

Dans la nuit de mardi à mercredi dernier, en pleine rue Royale, la plus fréquentée du second district, à l'endroit même où il se produit un mouvement continuel, en face de l'entrée principale de l'Hôtel Royal, toute une corniche de maison se détachait tout à coup, s'abattait sur le trottoir qu'elle encombrait ainsi que la moitié de la chaussée, de briques brisées.

Comment excuser cet incroyable accident, qui dénote de la part du propriétaire une négligence coupable et l'absence complète de la responsabilité qui lui incombe vis-à-vis, non seulement de ses locataires, mais aussi et surtout, de la communauté ? Par quel heureux hasard, cette chute soudaine d'un ou deux milliers de briques, tombant de la toiture d'une bâtisse de trois étages, n'a-t-elle fait aucune victime ? C'est ce que nous avons de la peine à nous expliquer.

Ce n'est là qu'un accident fâcheux, si l'on veut, dira-t-on, mais fort rare et qu'il était à peu près impossible de prévoir. C'est là une erreur et, ici, nous ne nous en prenons pas seulement à un individu, mais à une grande partie des propriétaires de ce malheureux District.

Qu'on se donne la peine de faire une enquête sur la situation de ces bâtisses, et l'on s'assurera qu'un grand nombre d'entr'elles sont dans un état de délabrement lamentable, et menacent ruine. Nous en parlons assez savamment ; nous connaissons des habitants de ce district qui ont fait là-dessus des études sérieuses et sont véritablement effrayés de la situation.

Puisque l'administration municipale est en veine de réformes, qu'elle se donne la peine de commander une inspection sérieuse des maisons du Deuxième District, surtout dans ce que l'on appelle le carré de la ville, et elle fera de tristes constatations. Il est vraiment temps que l'on mette un terme à ce déplorable état de choses qui constitue un danger public.

Les catholiques et les élections.

Voici le texte de la lettre qui a été adressée par le Pape au cardinal Parocchi sur la participation des catholiques italiens aux élections, lettre dont une dépêche nous avait déjà fait connaître la substance :

A M. le cardinal Louis Marie Parocchi

Monsieur le cardinal,

L'autorité pontificale a déjà déclaré et confirmé plusieurs fois quelle doit être l'attitude des catholiques italiens en ce qui concerne le concours aux élections politiques. On connaît la circulaire que par ordre de notre prédécesseur Pie IX, de sainte mémoire, la sacrée Pénitencerie adressa aux évêques; et qui leur notifiait que prendre part à de telles élections: *attentis omnibus circumstantiis, non expedit.*

Et vu que cette décision était par plusieurs interprétée dans un autre sens, un décret du Saint-Office du 30 juin 1886, approuvé par Nous, ajoutait que le: *non expedit prohibitionem importat.*

Il devenait ainsi évident que le devoir des catholiques est de s'abstenir. Nous-même, dans la suite, avons répété de vive voix que, autant le concours des catholiques dans les élections administratives est louable, et plus que jamais recommandable, autant il est à éviter dans les élections politiques, comme n'étant pas expédient *pour des raisons d'ordre très élevé.* Parmi ces motifs, l'un des principaux réside dans la condition même qui est faite au Pape et qui ne peut, certes, répondre à la pleine liberté et à l'indépendance propre de son ministère apostolique. Nous savons bien cependant que l'on continue à discuter sur Nos intentions, pour atténuer la valeur de Nos paroles, pour éluder encore et faire éluder les dispositions pontificales. On cherche par tous les sophismes et par tous les artifices à faire croire que de Notre part sont intervenues certaines modifications pour permettre désormais aux catholiques de prêter leur concours à ces élections.

Nous pensons donc, Monsieur le cardinal, qu'il est opportun de déclarer publiquement que rien n'a été changé par Nous aux instructions susdites, et que parlant Nous recommandons à tous ceux qui sont vraiment catholiques d'y acquiescer et de s'y conformer avec docilité.

Comme gage de Notre particulière bienveillance, Nous vous accordons de tout cœur, Monsieur le cardinal, la bénédiction apostolique.

Du palais du Vatican,

LÉON XIII, PAPE.

L'OCCUPATION DE BESEVA.

Beseva, dont on sait l'occupation par les troupes françaises ne se trouve pas sur le sentier qui conduit de Majunga à Tananarive; il est situé à 15 kilomètres environ de la rive gauche de Betsiboka. Les Hovas y avaient installé un petit réduit, pour tenir vraisemblablement en respect les Sakalaves du Boeni, dont la fidélité à la reine Ranavalo est douteuse.

En temps ordinaire, la Reine est représentée, dans ce district, par un gouverneur, Rainijoanary, 10e honneur, et par une centaine de soldats.

Depuis la déclaration de guerre, les Hovas y avaient diverses forces, auxquelles étaient venus s'adjoindre les fuyards de Mahabo : ce qui pouvait donner un total d'un millier d'hommes environ.

L'avant-garde, qui occupe Beseva, doit être le petit corps de troupes débarqué le 12 avril à Katsepa, qui s'est rendu à Mahabo par terre.

Après avoir participé à la prise de Maroway, il a dû repasser le fleuve et continuer sa marche par l'intérieur vers Beseva et Madirovalo.

Par Beseva, les Français tiennent le versant oriental de la chaîne d'Ankarafantiky. Ainsi commence le mouvement qui prendra à revers, s'ils y sont encore, Ramasombazaha et ses Hovas, qui se sont retranchés à Sakaisana et Ambalabongo.

Les premiers combats donnent à penser que, dans cette expédition, les soldats français auront à se servir plus de leurs jambes que de leurs bras.

LECONTE DE LISLE INTIME.

Sous le pseudonyme de Jean Dornis, une femme du monde, Mme B...., qui a beaucoup connu Leconte de Lisle, et qui avait le mérite plus grand de savoir le comprendre et le goûter, publie dans la *Revue des Deux Mondes* un très curieux article : *Leconte de Lisle intime, d'après des notes et des vers inédits.*

Jean Dornis y raconte l'enfance du poète, ses premières années à Paris, et nous apprend en quels termes l'auteur des *Poèmes barbares* jugeait quelques-unes des illustrations poétiques de son temps. Les notes suivantes, trouvées dans les papiers de Leconte de Lisle, sont inédites :

Lamartine : Imagination abondante, intelligence douée de mille désirs ambitieux et nobles plutôt que d'aptitudes réelles. Nature d'élite; artiste incomplet; grand poète de hasard. A laissé derrière lui, comme une expiation, une multitude d'esprits avortés, cervelles liquéfiées et cœurs de pierre, mi-érable famille d'un père illustre.

Alfred de Musset : Poète médiocre, artiste nul, prosateur fort spirituel.

Victor Hugo : Le plus grand poète lyrique connu. Excessif en tout, puéril et sublime, inépuisable en images splendides et incohérentes, merveilleux rêveur, avec d'extraordinaires lacunes intellectuelles.

Ponsard : Piètre versificateur, exporté de province. Lourd, gauche et vulgaire. Raturé, biffé, disparu. Coup monté par Janin, Lireux et autres, contre Hugo.

Louis Bouilhet : Le dernier romantique de l'école orthodoxe. Sans originalité lyrique ou dramatique, mais ayant écrit çà et là de beaux vers. Oublié, peut-être injustement.

Baudelaire : Très intelligent et original, mais d'une imagination restreinte, manquant de souffle. D'un art trop souvent maladroit.

Théodore de Banville : Spirituel, aimable, bienveillant, artiste habile, brillant, mais superficiel.

Auguste Barbier : Un mouton affublé d'une peau de lion assez bien ajustée dans les "Iambes", mais tombée en de telles loques dans ses dernières poésies, qu'il était désormais impossible de se méprendre sur la nature de l'animal. Cependant, a écrit de fort beaux vers dans "Il Pianto", très supérieur aux "Iambes", et, par cela même, infiniment moins connu.

Alfred de Vigny : Un grand et noble artiste, malgré de fréquentes défaillances d'expressions, ayant toujours vécu dans la retraite, pauvre et digne, fidèle jusqu'à la fin à l'unique religion du Beau.

Théophile Gautier : Excellent poète, excellent écrivain. Très injustement négligé.

Béranger : Ses chansons de circonstance et son Dieu de cabaret phi'anthropique, tout cela a été à la mode, et, comme tout ce qui a été à la mode, tout cela est en poussière aujourd'hui et à jamais.

Autre jugement inédit du poète sur Victor Hugo :

Toute pensée est nécessairement une parole intérieure rendue sensible. La forme est la combinaison ordonnée des divers états de l'expression. Il ne faut donc pas confondre les deux termes.—Ainsi l'abondance verbale de Victor Hugo est prodigieuse, mais la forme proprement dite lui fait souvent défaut. Ses images sont incohérentes; il les accumule sans mesure dans une éclatante confusion, de sorte que ses poèmes, dont certaines parties sont admirables, n'offrent presque jamais une composition parfaite.

Il en est de même de la prosodie et du rythme, on les confond souvent. La prosodie est l'art de construire le vers; le rythme résulte de l'entrelacement harmonique de plusieurs vers constituant la strophe. Ici encore, par suite de la confusion des termes, Victor Hugo passe pour un grand inventeur de rythmes, bien qu'il n'en ait jamais inventé un seul. Tous les rythmes dont il s'est servi appartiennent aux poètes du seizième siècle.

Le même article contient quelques très beaux vers écrits par le poète peu de temps avant sa mort, et qu'il n'eut pas le temps de publier.

SINISTRE MARITIME.

Nous donnons les derniers détails reçus au sujet du triste accident dont le télégraphe a fait le récit il y a quelques jours, accident survenu au torpilleur No 20 qui se rendait à Rochefort

Le 16 mai, les deux torpilleurs 119 et 20, naviguant de conserve et venant du Lavardin, (rade de La Rochelle), faisaient route pour entrer à Rochefort par beau temps et avec une mer un peu clapotouse. Les bateaux de pêche avaient leurs voiles hautes. A 2 heures après midi, à 2 milles de l'île d'Aix, le commandant du torpilleur 119 qui précédait de 100 mètres environ le torpilleur 20 vit ce dernier venir tout à coup en travers, chavirer aussitôt après, la quille en l'air, remplir et couler à pic. L'équipage du 119 a fait tout ce qui était humainement possible pour sauver les naufragés, mais, malgré tous ses efforts, il n'a pu recueillir que cinq hommes.

Le torpilleur 119, commandé par le lieutenant de vaisseau Lefèvre, est rentré à Rochefort vers 6 heures du soir avec les survivants de ce naufrage. Les sept victimes, et non huit comme on le croyait, sont MM. Souviron, enseigne de vaisseau commandant; Bonnardel, second maître mécanicien ; Toullat, ouvrier mécanicien; Despujols, quartier-maître mécanicien ; Salon, Cadro et Portaspana, ouvriers chauffeurs. L'autorité maritime a fait immédiatement prévenir les familles du douloureux événement qui venait de les frapper.

La mer était belle, puisque les bateaux de pêche voisins naviguaient avec toute leur voilure, et puisque le canot du torpilleur 119, un canot minuscule en toile repliable du système Berthon, a pu facilement se porter au secours des naufragés. Est-ce à un défaut de stabilité du torpilleur qu'il convient d'attribuer la cause du sinistre ? Est ce à une lame de fond ? C'est ce que l'enquête ordonnée par le ministre apprendra peut-être. Mais jusqu'ici on en est réduit aux plus vagues conjectures.

On a eu, il y a quelques années, à déplorer la perte de deux torpilleurs : l'un, le 102, chavira à Saint-Nazaire, près de Toulon, par temps maniable; l'autre, le 110, disparut corps et biens dans la traversée du Havre à Cherbourg, au milieu d'un violent coup de vent. Ces deux accidents répétés firent douter de la stabilité des torpilleurs de ce type, connus sous le nom de torpilleurs de 35 mètres; on les soumit à de nouveaux essais et on reconnut, en effet, que leur stabilité était défectueuse, aussi on dut leur faire subir des transformations radicales.

Mais jamais on n'avait encore incriminé la stabilité des torpilleurs de 27 mètres, classe à laquelle appartenait le No 20. Et cependant ils ont fait leurs preuves, puisqu'ils datent de 1876 ou de 1877 et que, depuis lors, ils n'ont cessé de faire partie des défenses mobiles, allant au large par tous les temps possibles et donnant toujours toute satisfaction.

Il faut donc attendre le résultat de l'enquête qui va s'ouvrir pour pouvoir émettre une opinion valable sur ce triste événement.

M. l'enseigne Souviron, qui commandait le No 20, était né le 21 décembre 1866, était entré à l'Ecole navale en 1884 et était enseigne depuis le 1er février 1890.

(Correspondance de Rochefort)

Il y a un an environ, le torpilleur No 20, dont a été télégraphié la perte, avait failli couler en rentrant en rivière par suite d'une voie d'eau subitement déclarée. Grâce à la présence d'esprit et à l'énergie de son commandant qui était à cette époque l'héroïque de vaisseau Colliard, il avait pu être échoué en lieu sûr et facilement renfloué.

Sa perte ne saurait être mise au compte d'un accident de même nature, car depuis dix jours qu'il naviguait, aucune voie d'eau ne s'était produite.

Quelle serait donc l'avarie, cause de ce déplorable naufrage ? L'enquête officielle, qui se poursuit activement, la dégagera sans aucun doute, mais il paraît résulter des déclarations verbales faites par le capitaine du 119e aux autorités maritimes, que le naufrage est dû exclusivement à l'état de la mer. Les vents soufflaient dans les parages de forte brise du N.N.-O.; les lames étaient courtes et dures, et on doit supposer que le torpilleur No 20, de petites dimensions puisqu'il ne mesure que 27 mètres de long, a été pris par une lame, mis en travers par elle, et culbuté par le choc d'une lame opposée.

UNE SAVANTE BROCHURE.

Un publiciste anonyme, qui signe simplement "Un témoin américain" (*An american observer*), vient de publier à New-York une savante et curieuse brochure qu'il intitule : *Quelques faits relatifs à la Turquie sous le règne d'Abdul-Hamid II.* L'auteur, dont l'impartialité ne peut guère être altérée par le souci des intérêts nationaux, s'attache, avec chiffres à l'appui, à montrer les immenses progrès accomplis actuellement par le Sultan dans son empire. En terminant, il aborde la question dite arménienne et n'a pas de peine à prouver combien factice, combien dénuée de fondement est l'émotion entretenue autour de cette affaire par quelques organes de la presse européenne, dans un but assez facile à deviner. Les conclusions de l'ouvrage, très optimistes, ne semblent pourtant pas exagérées, si l'on examine avec quelque soin les documents authentiques qui leur servent de prémisses, et qui suffiraient à attirer sur l'étude du "témoin américain" l'attention de tous ceux que préoccupent les choses de la Turquie.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Savoir aimer, ce serait aimer pour ce qu'on aime au lieu d'aimer pour soi.

On devient misanthrope autant par honte de soi même que par haine des autres.

Mauvaises Nouvelles d'Orient.

Il nous arrive d'étranges, d'inquiétantes nouvelles de l'extrême Orient. On nous annonce, comme très prochaine et presqu'inévitable, la reprise des hostilités entre le Japon et la Chine; et cela, après la longue trêve qui a eu lieu, après les négociations de paix qui ont abouti à un traité, accepté par les deux parties contractantes, signé et ratifié par elles. C'est un des faits les plus bizarres, les plus hétéroclites que l'on ait à signaler dans les temps modernes. Mais, en Extrême Orient, il faut s'attendre à tout ; c'est la plus féconde boîte à surprises qui soit. Ce qu'il y a de plus étrange en cette affaire, c'est que si les deux anciens belligérants reprennent les armes, ce sera malgré eux, parce qu'un tiers qui n'avait pas pris part à la lutte, voudrait en accaparer les bénéfices et faire changer les termes d'un traité conclu, signé, ratifié sans lui, et dans lequel il ne pouvait ni ne devait figurer.

L'empereur du Japon est à coup sûr très intelligent, et le comte Ito, son premier ministre, un homme d'Etat d'une réelle valeur. Comment ont-ils pu, à eux deux, commettre cette faute peut être irréparable, de s'exposer à l'intervention, justifiée ou non, d'un tiers puissant, ambitieux, incommode, qui pouvait tout remettre en question et leur faire perdre le fruit de toutes leurs victoires. Il est vrai qu'après tant de succès, il leur était difficile de conserver leur sang-froid, de garder toujours la juste mesure.

Le plus malheureux dans cette reprise d'hostilité, si elle a lieu—ce dont Dieu préserve le Vieux Monde—le Czar interviendra inévitablement, et c'est précisément ce qu'il faitait éviter, avant tout. Il suffit d'un coup de fusil tiré par la Russie pour mettre toute l'Europe sur pied et provoquer un incendie général. Le monde se passerait fort bien d'une si terrible secousse, à l'heure où nous sommes.

ECHOS DE PARTOUT.

La première liste des œuvres achetées par des visiteurs allemands à l'Exposition des Beaux-Arts de Berlin compte une trentaine de noms dont huit sont ceux d'artistes habitant Paris. Ces derniers achats sont les suivants :

A l'atelier, de Jean Boldini ; *Marine*, d'Alexandre Harrison; *Clair de lune*, de Thaulow ; *Loulette*, buste d'enfant en terre cuite, de Masseau ; *Mariage d'argent*, de José Frappa; *Bergère en Poitou*, d'André Bronillet ; *Symphonie héroïque*, de Riegel d'Izbach ; *Sur le pré*, de Julien Dupré.

L'empereur Guillaume a, jusqu'à présent, acheté quatre tableaux. On parle de plusieurs acquisitions qui seraient faites prochainement pour les musées de Dresde et de Breslau. L'Exposition restera ouverte jusqu'en septembre.

Barras, membre du Directoire, a laissé des Mémoires longtemps attendus, dont deux volumes viennent de paraître, publiés par M. George Duruy, avec introduction et préfaces.

Ces mémoires d'un des principaux acteurs de la Révolution fourmillent d'anecdotes, de renseignements curieux et de révélations sur les contemporains : Danton, Robespierre, Carnot, Mme de Staël, Talleyrand, Bonaparte surtout et l'impératrice Joséphine.

Avoir des cheveux verts! Certes, voilà qui n'est pas commun. Tel était cependant le cas d'un échantillon présenté par M. Oppenheimer à l'hôpital Hopkins. Le patient—qui vient de mourir à cinquante huit ans d'une affection pulmonaire—était un ouvrier qui travaillait le cuivre.

Ses cheveux étaient absolument verts. Il était facile d'y reconnaître par des réactifs chimiques la présence du cuivre.

Cette coloration, du reste, n'est pas nouvelle, elle est fréquente chez les tourneurs en cuivre, et on en signalait déjà un cas en 1654. Pour l'éviter, il faut une propreté scrupuleuse, il faut se laver chaque jour les cheveux dans une solution de soude. Les moustaches sont atteintes les premières, en général, et la tête reste indemne si elle est couverte.

La coloration se produit en très peu de temps, en été surtout, à cause de la transpiration, car cette coloration est due aux parcelles métalliques contenues dans l'air "et non à l'empoisonnement" par les voies digestives.

A propos de l'Exposition napoléonienne des Champs-Elysées, l'intéressante lettre suivante a été envoyée à une feuille parisienne :

Monsieur le Rédacteur,

J'ai visité avec un grand intérêt l'exposition consacrée à Napoléon Ier et à ses glorieux compagnons d'armes. J'y ai vu avec émotion le lit sur lequel mourut le grand homme.

Mais j'ai été surpris de n'y pas rencontrer les dalles du tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène. Elles sont déposées au Musée des travaux hydrauliques, dépendance de l'arsenal de Cherbourg. Ces dalles sont au nombre de quatre, celle de tête un peu plus large que les trois autres. Les quatre pierres sont en bon état, sans inscription. Aucune n'est brisée. Elles ont été rapportées par la frégate *la Belle Poule*, qui les avait prises à Sainte-Hélène et laissées à l'arsenal de Cherbourg, lors de la translation des cendres, le 5 décembre 1840.

Il existe également au Musée des travaux hydrauliques un baldaquin, celui du lit de Napoléon Ier, venu à Cherbourg pour les fêtes de l'inauguration du bassin Napoléon Ier, le 27 août 1843.

Les organisateurs de l'Exposition des Champs-Elysées ne pourraient-ils obtenir l'autorisation du gouvernement de rapporter à Paris les pierres tombales de Sainte-Hélène, dont la vraie place est aux Invalides ?

Veuillez agréer, etc.

UHRICH.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

M. PASTEUR.

Le grand savant refuse les décorations allemandes.

Presse Associée.

New York, 30 mai—Une dépêche spéciale de Paris au *World* dit que la Presse entière applaudit à la décision prise par M. Pasteur de refuser toutes les décorations allemandes.

Un comité s'est formé pour préparer un témoignage public de sympathie et de gratitude des patriotes français.

Toutefois, l'attitude chauvine de M. Pasteur déplaît à ses collègues, qui la considèrent comme extravagante et injurieuse aux intérêts de la science.

Révolution dans l'Equateur.

Presse Associée.

New York, 30 mai—Une dépêche spéciale envoyée à un journal de Panama dit que le steamer Santiago, du Pacific Steam Navigation Company, apporte la nouvelle du renversement du gouverneur Dronet, de Guayaquil. Rafael Pollit a été désigné pour lui succéder.

Le 21 mai, le général Plutarco Bowen a bravement attaqué les garnisons du gouvernement à Babahoya, à soixante dix milles du Guayaquil. Avec une force de quinze cent hommes, il a constamment tenu en échec les troupes du gouvernement dans toute la province de Los Rios. Il aurait dû réussir à Babahoyo, mais le colonel Maidonado l'a trahi au dernier moment, et le général Bowen a dû battre en retraite.

La retraite a eu lieu en bon ordre. Le jour suivant, les soldats du gouvernement ont pris l'offensive, mais ils ont été forcés de s'enfuir en désordre, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille, et un grand nombre de prisonniers entre les mains des patriotes.

Un compagnon de Bowen dit qu'il a combattu héroïquement; malgré une blessure au bras, il a conduit ses soldats à la poursuite des ennemis.

De sérieuses démonstrations publiques hostiles au gouvernement ont eu lieu. Le général Eloy Alfaro a été acclamé à la place du gouverneur. Tous les patriotes proclament qu'ils espèrent la prochaine arrivée du général qui conduira la révolution à la victoire.

Dans l'Isthme de Panama.

Presse Associée.

New York, 30 mai—Une dépêche spéciale de Colon, Colombie, au *World*, dit que les commerçants de cette ville sont très inquiets des résultats du différend, à New York, entre la compagnie de navigation Pacific Mail et la compagnie du chemin de fer de Panama.

Un nouvel ingénieur, M. Vidal Salmazar, est arrivé pour le service du canal.

Marti et Gomez ne sont pas morts.

Presse Associée.

New York, 30 mai—Une dépêche spéciale de la Havane au *World* dit qu'il est positivement connu en cette ville que Marti et Gomez ne sont pas morts, ni même blessés.

De plus, et de bonne source, on affirme que si l'un ni l'autre ne se trouvaient à Boca des Rios au moment de la bataille dans laquelle, annoncent les Espagnols, Marti a été tué et Gomez blessé.

L'individu tué à Dos Rios, dont le corps a servi de base à l'histoire de la mort de Marti, était un espion cubain qui transportait la correspondance des chefs et d'autres documents.

Accident au Canada.

Presse Associée.

Ottawa, province d'Ontario, 30 mai—Un journal local rapporte qu'un terrible accident est arrivé sur la rivière Espagnole, dans lequel trente-trois hommes ont perdu la vie mercredi dernier. Un courrier est arrivé aujourd'hui, mais il ne donne que de maigres détails.

Il annonce qu'un groupe de travailleurs était campé sur un radeau de bois équarri amarré pour la nuit près d'un rapide. Les cables se sont rompus et les hommes ont été emportés dans le torrent impétueux.

De l'or.

Presse Associée.

Ottawa, province d'Ontario, 30 mai—Le docteur Selwyn, chef du service géologique du Dominion, a été informé par des ingénieurs relevant des plans près des sources de la Saskatchewan, de la découverte d'alluvions aurifères de grande valeur dans une petite rivière. Depuis deux ans, les Indiens lavent le sable de cette rivière et en retirent une quantité du précieux métal.

Le docteur Selwyn a donné au contrôleur White, de la police montée du Canada, l'ordre de défendre tout lavage par les Indiens ou d'autres personnes jusqu'à nouvel avis.

Election en Angleterre.

Presse Associée.

Edimbourg, 30 mai—L'élection d'un membre du Parlement dans le district Edimbourg—Ouest, en remplacement du vicomte Volmer devenu récemment, par la mort de son père, le comte de Selbourne, membre de la Chambre des Lords, a été une victoire pour les Unionistes.

M. Lewis McIver, unioniste, a obtenu 3,783 voix ; M. A. O. Murray, radical, 3,075. La majorité des unionistes est donc de 708. Aux élections précédentes, elle était de 512.

M. McIver, avant son élection, s'est déclaré opposé au *Home Rule* pour l'Irlande, à la désaffection de l'Eglise du Pays de Galles et à la loi d'option locale ; il a aussi annoncé qu'il votera contre la désaffection de l'Eglise d'Ecosse jusqu'au moment où cette question sera soumise au vote définitif du peuple écossais.

Nouvelles Américaines.

Le monument élevé à la mémoire des Confédérés morts à Chicago.

Presse Associée.

Chicago, 30 mai—Financièrement et socialement la ligne historique de Mason et Dixon a été effacée de la carte des Etats-Unis, et il semblerait, après la célébration d'aujourd'hui, que politiquement la ligne qui, dans le passé, a marqué la division territoriale entre les Etats d'esclavage et les Etats libres a disparu.

Avec la dédicace aujourd'hui, dans une des villes les plus en faveur de l'Union, dans le cœur du pays d'où sont partis les soldats aux habits bleus, qui ont marché d'Atlanta à la mer, d'un monument à la mémoire des soldats aux habits gris qui ont combattu pour la cause perdue, a consacré l'estime aux Confédérés, bien plus au nord que la consécration par la force des armes à Gettisburg ; et ceci, avec le consentement sans arrière-pensée des ardents Unionistes au milieu desquels le monument est placé, et avec le concours des vétérans aux habits bleus, ennemis dans la guerre, mais amis dans la paix, reconnaissant et rendant hommage à la valeur qui est le patrimoine commun de la patrie commune.

La dédicace a été accompagnée des cérémonies les plus impressionnantes, peut-être, de toutes celles qui ont eu lieu dans l'Union à l'occasion du jour fixé pour la décoration.

A l'angle de l'avenue Cottage Grove et de la rue Trente-Cinquième, alors dans les faubourgs, aujourd'hui au cœur de Chicago, une enceinte palissadée a été construite pendant la guerre civile et nommée Camp Douglas ; un grand nombre de confédérés prisonniers y ont été enfermés de 1861 à 1865. Ces hommes soumis au régime des captifs de guerre avaient passé leur vie sous le ciel embaumé du Sud ensoleillé, et les rigueurs de l'hiver du Nord eut fait parmi eux des ravages terribles.

Six mille d'entre eux ont été délivrés par la mort et enterrés dans le cimetière d'Oakwood, à l'angle de l'avenue Cottage Grove et de la rue Soixante-septième.

C'est à la mémoire de ces six mille morts dans une prison militaire, en pays ennemi, que le monument a été élevé par leurs camarades et leurs adversaires, à la place même où ils ont été enterrés.

C'est le premier monument élevé aux Confédérés dans le Nord, et l'événement est peut être sans parallèle dans l'histoire. Il ne paraît pas qu'en aucun endroit de notre globe, dans les trente années qui ont suivi une guerre acharnée, les vaincus aient élevé un monument à la mémoire de leurs compagnons d'armes au cœur même du territoire de leurs vainqueurs.

Et spécialement, il n'a jamais été donné de voir les vainqueurs se joindre de tout cœur aux vaincus pour rendre hommage à la valeur des morts. La dédicace du monument est le résultat d'un mouvement commencé par l'Association des Confédérés de Chicago.

La société a entrepris de recueillir les fonds nécessaires à l'érection du monument, et le général John C. Underwood, un officier du Sud, commandant de la division du Nord des vétérans confédérés, a été choisi pour s'occuper de l'affaire.

Le premier argent, $1 500, a été le produit d'une conférence faite à Chicago par le général Gordon, de la Georgie. Les citoyens de Chicago ont souscrit $10,000 ; les souscriptions des vétérans confédérés et du sud ont complété le montant nécessaire. La construction du monument a duré trois ans.

Le plus grand nombre de vétérans confédérés distingués jamais réunis dans le nord a été un des incidents remarquables de cette occasion.

Parmi eux se trouvaient les généraux John B. Gordon, Wade Hampton, James Longstreet, S. D. Lee, Fitzhugh Lee, Harry Heth, S. G. French, E. C. Walthal, M. C. Butler, L. L. Lomax, M. J. Wright, F. C. Armstrong, Eppa Hunton, Joseph O. Shelby, William A. Payne, Fayette Hewitt, C. A. Evans et Joseph H. Lewis.

Presque tous ces visiteurs distingués, accompagnés de leurs femmes et de leurs familles, ainsi que de délégations des vétérans confédérés de Washington, du Camp Moultre, des Fils des Vétérans de Charleston, d'Atlanta et d'autres points, sont arrivés hier.

Leurs camarades, sous les armes, ainsi qu'un comité de réception composé de vétérans fédéraux et confédérés et des principaux négociants de Chicago, les a reçus à l'arrivée et conduits à l'hôtel.

Après une matinée au théâtre le Maire de la ville, M. Swift, leur a souhaité la bienvenue ; le général Gordon a répondu.

Un banquet magnifique a eu lieu ensuite au restaurant Kingsley.

Les cérémonies d'aujourd'hui ont commencé par le son de la cloche de la Liberté, une salve de la batterie D., de la garde nationale de l'Illinois, sur le bord du lac.

Ensuite, une parade en voiture des généraux renommés du Nord et du Sud s'est formée, et sous escorte militaire, s'est rendue à la gare de la rue Douzième, où attendaient des trains spéciaux devant transporter les visiteurs au cimetière d'Oakwood.

L'escorte était formée par le célèbre premier régiment de la garde nationale de l'Illinois, sous le commandement du colonel Henry L. Turner, et des Hussards de Chicago, une organisation militaire de soixante-quinze hommes commandés par le capitaine Quincy.

Les cérémonies de la dédicace ont été ouvertes par une prière du colonel Joseph Desha Pickett, chapelain de la brigade des Orphelins du Kentucky, de l'association des confédérés.

Le général John C. Underwood a dit quelques paroles d'introduction et a donné la présidence au révérend docteur W. H. Bolton, pasteur de l'Eglise Méthodiste du Centenaire et commandant du poste Grant No 28, de la Grande Armée de la République, de Chicago, qui a prononcé un bref discours en prenant place au fauteuil.

Le discours de dédicace, par le général Wade Hampton, de la Caroline du Sud, a suivi.

Il a été donné ensuite lecture d'un poème du major Henry P. Stanton, du Kentucky, et les discours ont été clos par une adresse du révérend Samuel Fallows, évêque de l'église épiscopale réformée de Chicago, et ancien général des volontaires des Etats-Unis.

La cérémonie s'est terminée par trois feux de peloton sur les tombes des morts, exécutés par le premier régiment de la garde nationale de l'Illinois, au son des clairons et au bruit des tambours battant aux champs.

Le programme comprenait ensuite la décoration des tombes des soldats de l'Union par les membres de l'Association des Confédérés, assistés d'un grand nombre de dames du Sud, dont beaucoup sont renommées comme des beautés du Sud, les filles des généraux Longstreet, Underwood, Capell, et beaucoup d'autres dames célèbres du Sud.

Un lunch a été offert quelques instants après par le Chicago Club, et les hôtes ont assisté à la parade de la Grande Armée de la République, du balcon de l'Auditorium. Il y aura cette nuit un bal militaire et une réception à la salle d'armes du premier régiment, et une réception au Palmer House.

L'abondance des fleurs sur les tombeaux des confédérés et des soldats de l'Union était impressionnante et sera longtemps rappelée. Elles sont arrivées par wagons depuis plusieurs jours ; une seule ligne de chemin de fer a amené six wagons pleins, ce qui ne s'était jamais vu.

La perte du Colima.

Presse Associée.

San Francisco, 30 mai—L'Examiner publie ce matin la dépêche suivante de Colima, Mexique :

Un message spécial est arrivé de Manzanillo ce matin à une heure avec une lettre officielle du gouverneur de Colima au sujet du désastre du steamer portant ce nom. Le rapport est très obscur et déplore la mort de 160 personnes, plus qu'il ne donne de détails sur les causes de l'accident.

A soixante quinze milles de San Blas, le navire a rencontré un ouragan, et la question de savoir si on essaierait d'entrer dans la baie dangereuse de Banderas, parsemée d'écueils à l'entrée, où s'il ne serait pas préférable de gagner la haute mer, a été débattue.

Un passager mexicain du nom de Don Matias Moreno rapporte que tout en se dirigeant avec précaution vers ce qui, selon toutes apparences, semblait l'entrée de la baie, le navire a touché légèrement. C'était si faible,